

**Texte 6 : lettre d'Honoré d'Estienne d'Orves - 10 juillet 1940**

*Cette lettre a été écrite par Honoré d'Estienne d'Orves au moment de son ralliement à la France Libre.*

Lettre d'Honoré d'Estienne d'Orves à l'amiral Godfroy du 10 juillet 1940

Amiral,

Je vous exprime mes profondes excuses pour mon départ brutal. J'en ressens profondément la tristesse. Je suis attaché par toutes les fibres de mon cœur à la Marine et à ce bateau dont j'aimais tant l'équipage. Permettez-moi de vous dire combien j'étais attaché à vous qui avez su sauvegarder, ces jours derniers, notre vie et notre honneur.

Vous devinez mes sentiments. J'ai été élevé dans le culte de la Patrie – mes camarades aussi j'en suis sûr – mais 1870 et 1914 ont tellement marqué sur mes parents et moi-même que je ne puis concevoir l'asservissement actuel de la France.

Sans me permettre de juger le Département, je ne puis me croire qualifié pour reconstruire la France ainsi qu'on nous le propose ; tant qu'il y aura une lueur d'espoir je combattrai pour débarrasser mon pays de l'emprise de cet homme qui veut détruire nos familles et nos traditions.

Mes ancêtres se sont battus jusqu'au bout, je ne puis faire autrement que les imiter. Si j'ai attendu si longtemps, depuis l'armistice, c'est que j'ai voulu, d'abord, ne pas m'en aller avant ce désarmement à la suite duquel le travail de l'État-major sera plus réduit. Et surtout, à la suite de l'affaire d'Oran, je n'eusse voulu à aucun prix servir la marine britannique. Il m'a fallu trouver un chef français indépendant. Je l'ai trouvé hier et vais me ranger sous ses ordres.

Je sais, Amiral, à quoi je m'expose. Je vous demande seulement que ma désertion soit annoncée d'une façon telle que les autorités allemandes, qui contrôlent le lieu de résidence de mon épouse et de mes quatre enfants n'en soient pas avisées. Cela est évidemment fort difficile étant donnée l'emprise de ces gens-là sur les autorités françaises.

Excusez, Amiral, cette trop longue lettre qui paraît un plaidoyer. Je sais qu'il est inutile auprès de vous. N'y voyez que la marque d'un profond respect et l'expression d'un dévouement très respectueux.

d'Estienne d'Orves

*Service historique de la défense, département Marine, 276GG2*

**Texte 7 : lettre d'Honoré d'Estienne d'Orves - 28 août 1941**

*Dernière lettre de d'Honoré d'Estienne d'Orves. Il sera fusillé le lendemain, à la forteresse du Mont-Valérien.*

Lettre d'Honoré d'Estienne d'Orves à sa sœur, Mme Régnier, le 28 août 1941.

Jeudi 28.

Ma caqui chérie, Ma chère petite sœur, je t'aime profondément. Je te remercie du fond du cœur de tout ce que tu as fait pour moi. Il m'a été infiniment doux de te sentir ainsi en communion avec moi. Il ne faut pas avoir un trop grand chagrin. Pensez à ceux qui meurent sur le champ de bataille. Moi, j'ai eu le privilège inouï de pouvoir presque vivre une vie de famille depuis trois mois. Et j'en ai joui beaucoup.

Songe, surtout, chérie, que j'aurais pu être tué au moment de mon arrestation! Dans quel état moral serais-je mort...

Dieu m'a donné ces sept mois pour me rapprocher de Lui, qu'il en soit béni.

Je vais retrouver Papa et Maman. C'est un grand bonheur.

Mais ce que je vous demande, c'est de continuer votre vie bien tranquillement, de vous étayer les uns les autres.

Éliane aura besoin d'aide, je sais que tu la lui donneras. A toi incombera la mission de lui annoncer ma mort.

Sachez que je suis parfaitement calme. Mes deux camarades et moi passons la soirée à parler tranquillement, à blaguer même, et j'ai du mal à obtenir le silence pour pouvoir t'écrire. Excuse donc cette lettre décousue. Tout ceci te montre notre sérénité. J'espère que nous ne nous en départirons pas demain matin.

Je ne fais pas de nouveau testament, celui que tu as déjà (ou qu'Éliane a) me paraît suffisant.

Les enfants, comme les miens, vivront j'espère une période de paix, qu'ils prennent Papa comme modèle, Papa qui a tant aimé les siens et a tant travaillé pour nous tous. Réunissez tout ce que vous trouverez de sa main, ainsi que ce que Maman a écrit - que notre génération et celle de nos enfants en profitent.

Mes petits frères, hélas! que j'aime tant, que nous étions donc unis, toi et nous trois, sans oublier le souvenir de François, le cher compagnon de mon enfance. Notre union était une belle chose; que rien ne la ternisse, et que nos enfants prennent modèle sur nous!

Je voudrais écrire ici les noms de tous les membres de la famille, d'Estienne ou Vilmorin, pour leur dire que ma pensée va vers eux tous. Je te charge de cette commission. En particulier notre chère tante Félicie, que Dieu vous la garde longtemps. Et aux A... artisans d'un mariage qui me rendit si heureux.

L'oberleutnant Mœrner, que j'ai vu tout à l'heure, ne voit pas d'inconvénients à ce que je te donne les noms des personnes arrêtées avec moi :

Mme Maurice Barbier-Nayemont, Ban de Sapt (Vosges), femme de mon camarade qui doit être exécuté en même temps que Doornik et moi. Plus tard, si les circonstances le permettent, elle sera peut-être heureuse de te connaître.

M. et Mme Clet Normant, et leur fille Mme Jeannic, à Plogoff (Finistère). Serait-il possible de leur donner un petit secours d'argent (200 francs par mois par exemple)?

Mme Le Gigan, 48 rue Gutenberg à Nantes-Chantenay. Elle est actuellement libérée, n'ayant été arrêtée qu'à cause de son fils actuellement à Fresnes. J'aimerais que quelqu'un la vit, c'est une vieille femme de soixante-quinze ans, et j'ai peur qu'elle ne soit sans ressources.

M. et Mme Clément, chemin du Bois-Haligand, Nantes-Chantenay (ces deux-là sont encore en prison).

Tous ces gens m'aiment bien. Je ne pourrai pas leur dire adieu. J'ai eu une certaine responsabilité dans les malheurs qui ont fondu sur eux, et qu'ils ont tous acceptés avec une grandeur d'âme admirable.

Je ne vous demande pas de prier pour moi, je sais que vous le ferez. Pensez que la prière pour les morts rapproche les vivants de Dieu, et par là est bonne. Que l'on continue à faire dire une messe par semaine à Verrières pour les morts de la famille.

Maintenant, je vais dormir un peu. Demain matin nous aurons la messe.

Que personne ne songe à me venger. Je ne désire que la paix dans la grandeur retrouvée de la France.

Dites bien à tous que je meurs pour elle, pour sa liberté entière, et que j'espère que mon sacrifice lui servira.

Je vous embrasse tous avec mon infinie tendresse.

Honoré

*Service historique de la défense, département Marine, 276GG2*

### **Texte 8 : lettre de Félix Broche**

*Lettre de Félix Broche, commandant le Bataillon du Pacifique, à ses parents. Félix Broche sera tué à la fin du siège de Bir Hakeim, le 9 juin 1942.*

Damas, 1er septembre 1941

Bien chers Parents,

J'ai une occasion, enfin, pour vous écrire. Un de mes camarades de Tunisie, un capitaine, quitte Damas demain matin (dans quelques heures, car il est déjà 3 heures du matin...) [...] J'ai pris cette décision de me rallier à la France Libre en toute connaissance de cause, malgré tous les dangers, tous les ennuis que cela présentait pour moi, pour mon avenir et ma carrière. Là est la seule voie. Vous êtes si mal renseignés en France que vous pouvez peut-être croire que ce mouvement n'avait pas de raison d'être. Là est l'erreur. Grâce à nous, grâce à nos morts, à nos volontaires, la honte de l'armistice d'il y a 14 mois s'atténue. La guerre n'est pas finie pour nous et la France n'est pas vaincue. Une défaite, si lourde soit-elle, ne peut être définitive pour notre Pays. De cela, nous sommes convaincus.

J'ai vécu, vous le devinez aisément, des heures terribles, couru pas mal de dangers. Jusqu'à présent, tout ce que j'ai désiré, voulu, s'est réalisé et ma confiance dans ma chance reste aussi grande. Je vis en soldat et non en résigné, comme on vous le prêche en France. Il m'a fallu beaucoup de volonté pour ne pas m'abandonner au désespoir de vivre séparé des miens, de vous. Et pourtant, réfléchissez... Que peut-on condamner de nos sentiments, nous qui voulons nous battre contre l'ennemi, le seul qui occupe notre Patrie, qui retient prisonniers près de 2 millions de jeunes Français ? Mon Père doit me comprendre, lui qui a vécu les heures tragiques de la dernière guerre. Chez nous se retrouvent des hommes de tous âges, de toutes origines, de toutes confessions politiques et religieuses. J'ai dans mon Bataillon un volontaire de 67 ans, ancien combattant, des familles composées de plusieurs frères ou cousins, du père de ses fils. J'ai des soldats et gradés licenciés, magistrats, professeurs, ouvriers, patrons, colons, employés, riches, pauvres. Il y a de tout, absolument de tout et tous n'ont qu'un rêve, un espoir : se battre pour libérer la Patrie que pas un sur cent ne connaît. Aussi, soyez sans crainte aucune pour moi, malgré ma peine d'être encore loin de vous, d'être séparé de ma femme, de Michel, de François, qui a deux ans aujourd'hui et que je ne connais pas, je préfère mon sort à celui de mes camarades non ralliés, pour qui l'idée de se battre reste bien lointaine – malgré l'héroïsme dont presque tous ont donné la preuve avant juin 1940.

Je vous écris tout cela qu'un ami sûr vous portera lui-même pour que, si je ne devais pas revenir, vous n'ayez pas à avoir honte de moi, et au contraire pour que vous soyez fiers de ce que j'ai fait. Je m'arrête car il est tard. Vous trouverez avec cette lettre quelques photos et souvenirs de Jérusalem où je suis allé en août quand j'étais en Palestine. Vous vous les partagerez.

Tâchez de m'écrire à cette adresse, mais renseignez-vous auparavant, car la correspondance avec les « traîtres et rebelles » que nous sommes est soumise à des règles très strictes : Chef de bataillon Broche, Bataillon du Pacifique, Damas, Syrie.

Je vous quitte. Ayez foi en mon étoile, soyez courageux. Soignez-vous bien. Embrassez pour moi tous les parents et recevez mes plus affectueuses caresses.

Félix

*Extraits de la lettre de Félix Broche à ses parents du 1<sup>er</sup> septembre 1941, propriété de la famille Broche.*

**Texte 9 : lettre de François Garbit**

*Lettre de François Garbit, capitaine au 3e bataillon de marche (BM3), Brigade française d'Orient, à sa mère. Grièvement blessé en Syrie, il est mort à Damas, des suites d'une typhoïde, le 7 décembre 1941.*

Soueïda,  
Dimanche 10 août 1941

Ma chère Maman,  
(...)

Depuis mon arrivée en Syrie, je me suis beaucoup documenté sur le drame qui divise en ce moment les Français. J'ai discuté avec des vichystes intransigeants, avec des vichystes aux idées larges, avec des ralliés. J'ai lu des journaux et des brochures vichystes. Travail douloureux mais nécessaire. Je vous ai longuement expliqué comment et pourquoi j'ai suivi le mouvement de la France Libre. Mais dans la décision que j'ai prise entre juin et août 1940, entrain à côté du raisonnement une large part d'instinct.

D'abord la guerre n'est pas perdue. La preuve en est qu'elle dure toujours, plus d'un an après juin 1940. Les Alliés avaient deux bastions : la France et l'Angleterre. Ils en ont perdu un. Défendons l'autre avec acharnement en attendant de pouvoir reprendre le premier. C'est ce que beaucoup de gens dans leur égoïsme étroit n'ont pas compris. La France envahie, ils ont cru la guerre perdue et ont dit à ceux qui continuaient la lutte : vous vous battez pour l'Angleterre.

La guerre n'est pas perdue. En septembre 1940, les Allemands n'ont pas réussi à débarquer en Angleterre. Plus tard, les raids massifs, les raids effroyables sur Londres n'ont pas amené la décision. En 1941 les campagnes de Grèce et de Crète ont été victorieuses, mais la campagne de Russie n'est pas finie et coûte aux Allemands des pertes inouïes. Et pendant que dure cette guerre, les Alliés se renforcent en Angleterre et outre-mer. L'Amérique les aide plus en plus. Non, la guerre n'est pas perdue.

Nous croyons que le triomphe de Hitler et de l'Allemagne sera la fin de la France et de la civilisation chrétienne dont elle fut la plus belle fleur. Et nous lutterons contre Hitler et contre l'Allemagne jusqu'au dernier souffle avec nos alliés, anglais, avec les Russes, avec tous ceux qui veulent nous aider, pour que vive la France !

Je vous embrasse bien fort.

François

Extraits de François Garbit, *Dernières lettres d'Afrique et du Levant*, Éditions Sépia, 1999.